PROG_2010_7

Christian Schiaretti

Soirée du 31 mars 2010 à Théâtre Ouvert

Il est juste d'ouvrir cette soirée en remerciant Micheline et Lucien Attoun d'avoir pris l'initiative de cette évocation qui fait écho au spectacle dirigé par Antoine Vitez en Avignon dans la salle Benoit XII, entre le 22 et le 26 juillet 1988, ***les Apprentis Sorciers*** de Lars Kleberg.

Ils ont confié à Jean-Pierre Jourdain et moi-même la coordination de ce rendez-vous que nous avons voulu partager avec des femmes et des hommes de théâtre qui différemment ont connu Antoine Vitez et assument aujourd'hui des responsabilités diverses dans le théâtre actuel tel qu'il va.

C'est une saveur particulière pour moi de savoir que demain ici-même, sera lu un texte de Roger Planchon, marquant le souvenir de sa disparition en mai de l'an passé.

Car, durant la longue période où j'assumais sa succession à la tête du TNP, la seule tension exprimée dont je me souvienne, fut précisément ma revendication de ma filiation vitézienne.

Notre problème à Roger Planchon et à moi-même était d'organiser un héritage là où il n'y avait pas de filiation. Je me disais dans la généalogie des héros plus proche d'Oreste que d'Achille et que s'il avait dû être heureux de combattre sur des murailles il était terrible d'advenir sur des ruines. Orphelin. Et je tâchai, à ce propos, d'expliquer en quoi la question pédagogique (comprenez l'appétit et la curiosité) m'avait toujours semblé à l'œuvre dans l'activité d'Antoine Vitez, et que la pratique du théâtre conçue comme une école permanente, à tout moment de son élaboration ou de sa gestion, se vérifiât en moi comme le plus sûr moyen d'entretenir un enthousiasme grave et désinvolte, décomplexé, je pourrais dire, de mes propres certitudes. Comme une permission de jouer.

J'évoquai pêle-mêle Aragon, Nada Strancar, Copeau, Vilar, le « théâtre de tout » et terminai, je crois, sur le « mal mais vite » du couple Claudel-Barrault.

Dans ce capharnaüm conceptuellement douteux, je tâchais au fond, de faire comprendre que le poème était le fondement de toute la démarche. Et que l'autorité dramaturgique fondait comme neige devant l'ouverture nécessaire du sens poétique. Et qu'inépuisable, il se réactivait sans cesse, interdisant dès lors toute vénération orthodoxe. Fertile et désordonné, il contenait son plaisir et son humour, nous permettant d'ailleurs sans doute ce soir de ne pas être dans un geste commémoratif mais ludique et avançant.

Nous étions à ce point Roger Planchon et moi-même comme comptables d'une borne historique que l'architecture même du TNP de Villeurbanne soulignait : j'avais en gros, le sentiment en entrant dans ce TNP des années 1930 d'entrer dans le palais de Chaillot comme par un sentiment de raccourci, une myopie mégalomane si vous voulez. Comme si, de fait, Vitez avait repris sur la colline le flambeau de l'illustre sigle et qu'à présent je ne le retrouvais pas, ou alors comme saisi dans un glacis de l'histoire. Solitude. Solitude de la perpendiculaire.

Le silence suivit cette discussion sur laquelle nous ne revînmes pas. Roger Planchon eut l'élégance et certainement la gentillesse de ne pas pousser plus avant la contradiction qu'il eut sans doute fort bien tenue. J'avais mon chemin à faire. Il le respectait.

D'ailleurs sa réponse vint un soir au plateau, lorsque présentant au public un texte de Charles Juliet sur l'œuvre poétique d'Hölderlin, sa voix chancela, l'œil s'embuât : émotion, l'acteur Planchon exprimait là l'insaisissable du verbe. Le bonhomme était grand.

L'ironie veut que je n'ai, durant une année entière au Conservatoire, adressé la parole à Antoine Vitez qu'une seule fois, et pour demander son opinion sur la question dramaturgique. La réponse fut, vous l'imaginez, lapidaire. Je n'y revins pas. On est tendre à vingt ans.

Ajoutons à ma myopie mégalomane, un strabisme conceptuel parlant de l'obligation poétique à l'un et de la question dramaturgique à l'autre. Enfin, ma vie passait.

Je sais aujourd'hui que ma passion pour Claudel vient de là, pour un certain Brecht, et curieusement aussi d'associer le théâtre et le sentiment amoureux. Ferment de pensée. Sans doute ici, se trouve l'intuition de mes travaux futurs avec Alain Badiou dont nous aurions souhaité la présence avec nous ce soir. Alain Badiou qui écrivit dans la suite d'***Ahmed le Subtil***, élaboré pour Antoine Vitez, ***Les Citrouilles***, voyage de la ministre de la Culture aux enfers du théâtre pour essayer d'en comprendre la crise. Permettez-moi de vous faire entendre l'exposé de cette crise par Ahmed le Subtil, façon d'introduire avec humour le texte que nous lirons ensuite et d'entendre aussi ce qui, d'Antoine Vitez, voyage dans le texte d'Alain Badiou :

> ***Ahmed*** : Madame le ministre ! Vous m'avez nommé conseiller secret, moi l'Arabe masqué, parce que je connais depuis le fond des âges le théâtre immortel. Et depuis le fond des âges, nous voyons que le théâtre est lié à l'idée que l'Etat se fait de lui-même. Les crédits doivent dépendre de l'idée, et non l'idée des crédits. Nous allons demander à Brecht et à Claudel des idées sur ce que le théâtre doit à son public. Il s'agit du théâtre comme de ce lieu, au centre des villes, où l'Etat admet que la foule vienne applaudir ou siffler le songe éphémère de sa propre grandeur. Nous n'allons pas demander à Brecht et à Claudel d'écrire un poème sur les flux financiers et la baisse des taux d'intérêts. Pas commode à écrire, du reste, ce genre de poème !
>
> [...]
>
> ***Madame de Pompestan*** : C'est bien vrai, hélas. S'il y a une crise, il faut que je propose un immense plan de réformes. Pourriez-vous, là, au pied du mur, me rappeler en quoi elle consiste.
>
> ***Ahmed*** : Imaginez une grande colline dans le soleil couchant, une colline douce et laineuse comme la bosse d'un dromadaire. Sur le flanc de cette colline, exactement alignés, du bas vers le sommet, il y a cinq arbres. Leur alignement et leur taille sont si bien calculés que l'observateur situé dans la plaine à l'aplomb des arbres n'en voit qu'un, le premier. Les quatre autres, de plus en plus petits, sont masqués par l'éclatant feuillage du très grand arbre pluri centenaire situé presque au pied du

dromadaire. Cet arbre est celui des poèmes du théâtre, les grands poèmes qui composent un siècle, ou un moment, ceux qui ont su porter leur temps, par les ressources de leur écriture et de leurs personnages, à la hauteur de l'éternité. Derrière ce premier arbre, il y a, encore très ruisselant de feuilles, l'arbre du public, l'arbre de tous ces gens qui, venus de partout, allant au théâtre, ou même n'y allant pas, sont à la fois la source vivante et la destination rassemblée des poèmes dramatiques. Encore derrière, il y a l'arbre des artistes de théâtre : ceux qui, parfois nommés « metteurs en scène », savent changer les signes noirs du poème en cette chose qui s'éteint presque aussitôt qu'allumée, cette chose artisanale et fragile qu'on appelle une représentation ; les gens, aussi du décor, des lumières, des costumes ; les ouvriers de la scène, de son bois, de ses toiles, et de sa vaste administration ; et bien entendu les acteurs, par qui, comme fait une étoile filante dans la nuit d'été, parviennent au public l'instant et la déchirure d'une idée saisie par un corps. Encore derrière, beaucoup plus petit, mais avec un gros tronc noir tordu et des racines qui vont très loin sous la colline, l'arbre des financiers et bailleurs de fonds du théâtre, les bureaux de l'Etat, les fonctionnaires de la culture, les producteurs, les directeurs, les agents et les commissaires aux comptes, les sourcilleux du budget et les rapaces de l'investissement rentable. Et tout au bout, faisant crisser ses petites feuilles longues d'un vert qu'on dirait passé à la cire, il y a l'arbre de la critique, indispensable et chétif, malingre et brillant, impavide et versatile. Vous voyez, madame ?

Madame de Pompestan : Je vois. Mais où nous mène cette botanique ?

Ahmed : Normalement, l'observateur situé au pied de la colline, dans l'alignement exact des cinq arbres, ne perçoit durablement que l'arbre des poèmes, immense, ramifié, et au travers duquel il reconnaît le bruit de sa propre époque. Mais imaginons que cet arbre soit malade, ou même abattu. Imaginons que les quatre autres, derrière, l'aient asphyxié par une ombre trop dense. Imaginons en somme que les poèmes du théâtre ne soient pas à la mesure de ce que l'époque exige. Alors, l'observateur ne voit plus que le second des arbres, celui du public. Il est étonné, l'observateur ! Il trouve que l'arbre n'est pas aussi grand qu'il devrait l'être ! Il se met alors à compter les branches et les feuilles, il fait la statistique du public, et il conclut que ça n'est pas grand-chose, le théâtre, qu'il faudrait le muscler et le nourrir, lui donner de bons gros engrais pas trop affinés, le faire ressembler au cinéma, drainer des foules par l'effet de quelques productions spectaculaires et humanitaires, quelques déplorations bien senties sur l'état du monde, quelques décors et apparitions qui en bouchent un coin aux spectateurs payants. Seulement, dès qu'on le dénombre, qu'on le compte, qu'on en méprise l'attention vigilante et le corps exercé, l'arbre du public, au lieu de se fortifier, se sclérose et dépérit. Le public de théâtre est rebelle à la statistique. Et voici que l'observateur ne voit plus que le troisième arbre, celui des artistes de théâtre. Et il se dit : Voilà ! Prenons des acteurs éclatants et notoires, un vieux texte éprouvé, un metteur en scène établi, mélangeons le tout, secouons un instant, et nous avons de quoi rivaliser avec les professionnels les plus cotés du spectacle universel. Mais, choses étrange, les artistes du théâtre, s'ils ne sont pas longuement réunis dans le service d'une pensée commune, s'ils ne sont rassemblés que pour la montre, s'ils ne traversent pas l'invention des poèmes de leur propre époque, déclinent sûrement. Ils deviennent une sorte d'imitation racornie d'eux-mêmes. L'arbre semble un instant scintiller, mais c'est l'argent d'une moisissure, le vert-de-gris d'un pur semblant.

L'arbre des artistes meurt à l'intérieur de son éclat superficiel. Et l'observateur ne voit plus que le bois noir de l'arbre financier. Il se dit alors : Confions cet arbre aux vertus de l'économie de marché. Régénérons ce tronc épais par la mobile finance des investisseurs intéressés. Ne le laissons pas aux mains des bureaucrates ! A nous, mécènes et profiteurs ! Malheureusement, le théâtre n'a aucune espèce de vertu, pour ce qui est de la circulation des capitaux. Le théâtre véritable est une opération matérielle de la pensée, et cette opération reste sans prix fixe, sans gains suffisants ; pour tout dire, elle est gratuite. Et comment confier aux exigences du profit libéral ce qui est, dans son essence, gratuit, qui est la coûteuse production d'un effet gratuit ? Voici qu'en dépit de son tronc noir noueux, l'arbre des finances et des institutions se couche, s'arrache, racines mises à l'air, au sol sec de la colline. L'observateur ne voit plus que le tout dernier arbre, celui, maigre et malin, de la critique. Et de toutes ses petites feuilles quotidiennes et hebdomadaires, l'arbre de la critique, constatant avec lucidité le désastre, murmure ceci : le théâtre se meurt, le théâtre est mort. Donc, tout théâtre véritable doit nous montrer la mort du théâtre. A bas la représentation ! A bas l'énergie du siècle ! Le théâtre doit une fois pour toutes, brûler son bois mort. Vous me suivez, Madame de Pompestan ?

Madame de Pompestan : Vous n'exagérez pas un peu ? Notre budget n'est pas si misérable ! Et je le défendrai bec et ongles !

Ahmed : Il faut replanter l'arbre des poèmes, régénérer l'arbre du public, discipliner celui des artistes de théâtre ! Travail herculéen ! Et c'est pourquoi nous allons voir ceux dont l'écriture a dominé le siècle théâtral, Bertolt Brecht et Paul Claudel. Certes, nous aurions pu dire Luigi Pirandello et Samuel Beckett. Peut-être même Sean O'Casey et Jean Genet. Mais le gros tambour-Brecht de la révolution marxiste avec la trompette –Claudel de la réaction catholique, cela vous fait une fanfare du siècle à réveiller les morts. Enveloppés des cris perçants de la fanfare brechto-claudélienne, comme dans les plis du drapeau du siècle, nous reviendrons mener à son terme notre action commençante de planteurs et d'équarisseurs ! Je le redis : A l'action !

[Les Citrouilles - Alain Badiou,
commande de la Comédie de Reims,
éditions Actes Sud- Papiers]